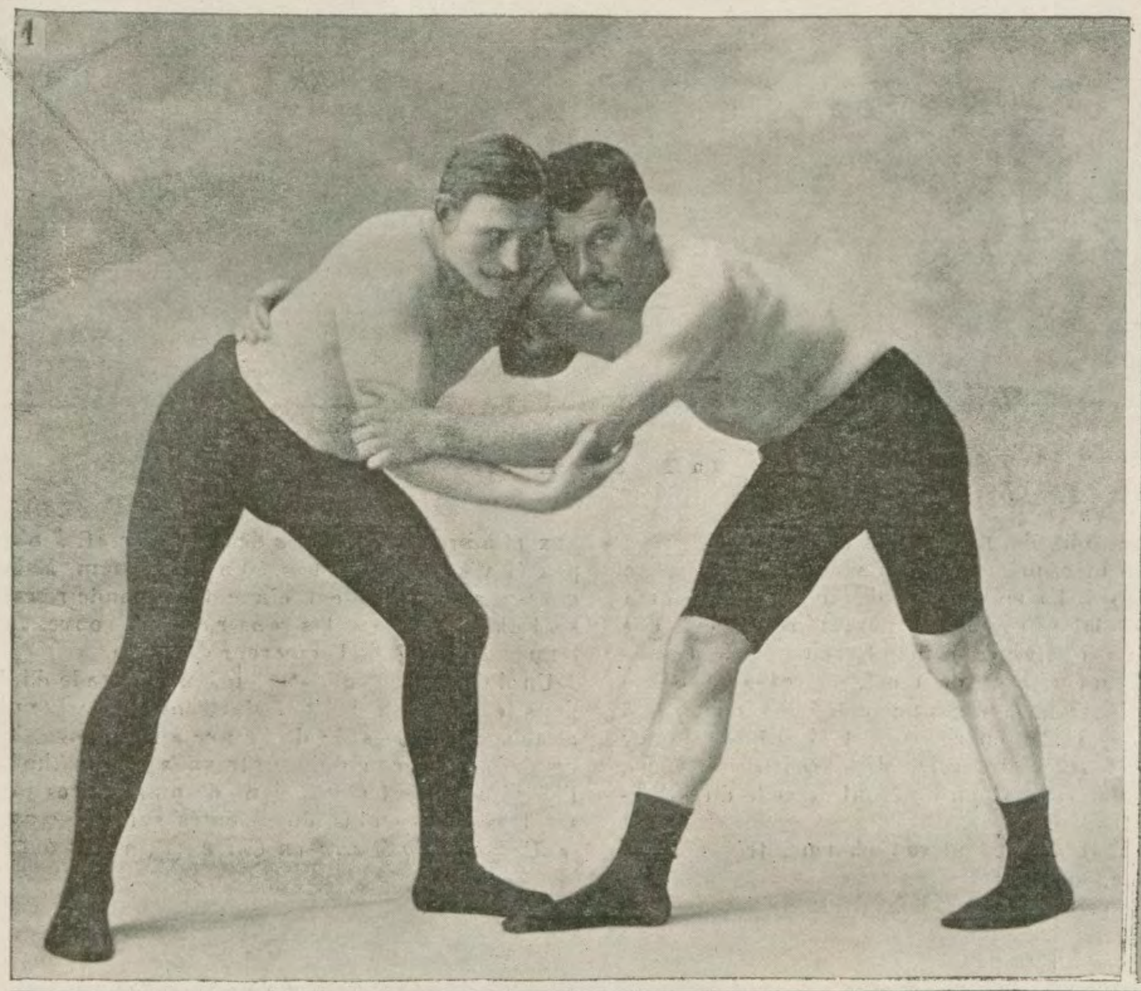
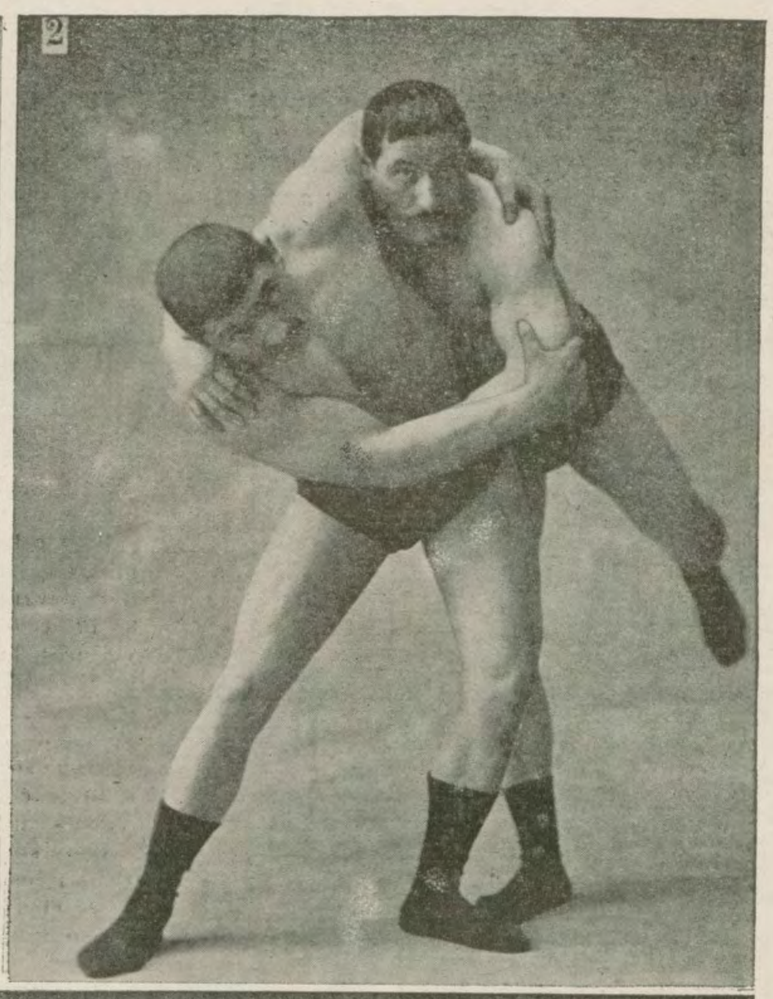
LA VIE AU GRAND AIR

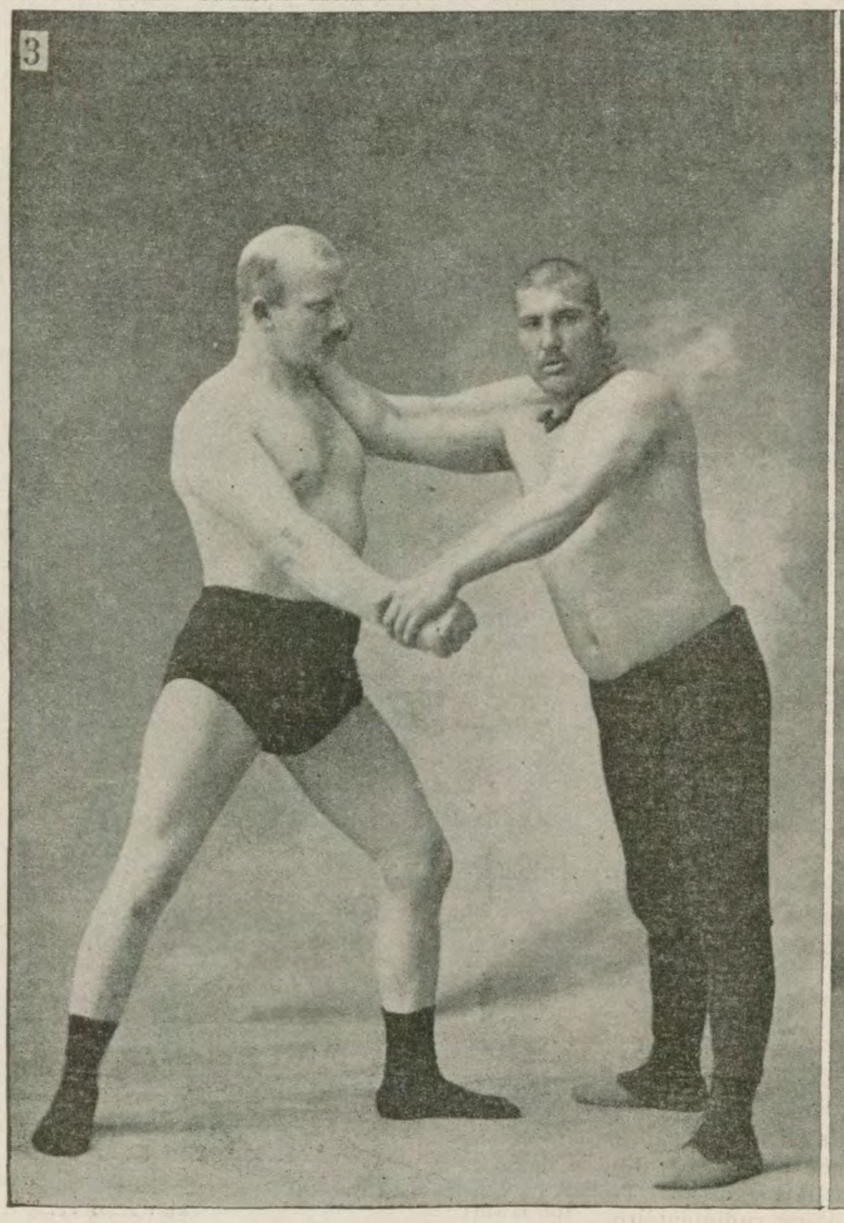
ABONNEMENTS (Édition ordinaire) :
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

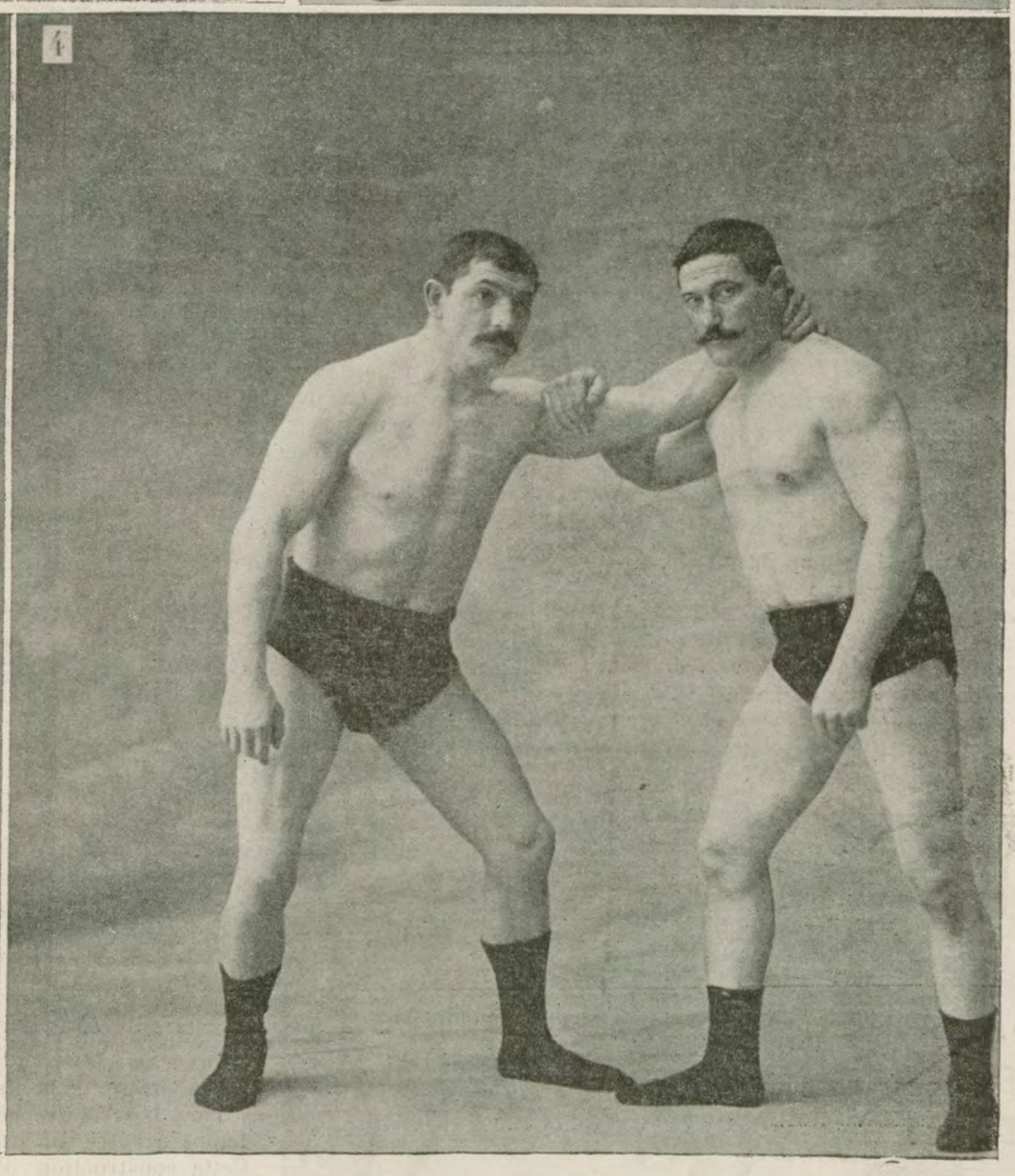
10 Décembre 1899. — N° 65
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

ABONNEMENTS (Édition de luxe) :
PARIS.... } Un an. 25 fr. Six mois. 13 fr.
PROVINCE
ÉTRANG'R — 30 fr. — 16 fr.









(Cliché Walery, 9bis Rue de Londres.)

1. Poids lourds. — Constant le Boucher fait une prise de corps pour tenter de placer une ceinture avant. Eberlé pare le coup. — 2. Poids légers. — Tour de hanche en tête porté par Hitzler à Gambier. — 3. Poids lourds. — Fengler et Kara-Ahmed. Prise d'engagement, — 4. Poids légers. — Gambier et Hitzler. Prise d'engagement.

LE CHAMPIONNAT DU MONDE DE LUTTE.

Les photographies ci-dessus ont été prises au cours des dernières rencontres pour les titres de champion des poids lourds et champion des poids légers. Les concurrents de ces épreuves ont pris part à une poule générale pour le titre de champion du monde, dont Kara-Ahmed est sorti vainqueur.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

LE GRAND TOURISME

A la Recherche de la Peste

Au moment où la peste revient à l'ordre du jour, où elle a été déclarée officiellement sévir à Laurenço Marquez et où plusieurs cas ont été constatés en Portugal, à Oporto, en particulier, nous avons cru intéressant de donner aux lecteurs de la Vie au Grand Air *un aperçu du pays où cette terrible maladie exerce ses ravages, on peut dire d'une façon endémique. C'est dans les plaines de la Mongolie que le héros du voyage, le Dr J. Matignon est allé rechercher le microbe infectieux qu'il a rapporté en même temps que les clichés que nous donnons ci-dessous et dont la* Vie au Grand Air *a la primeur. Mais que nos lecteurs se rassurent, ces clichés ont été soigneusement désinfectés ils n'ont aucune crainte à avoir de la contagion.*

Le Dr J. Matignon, médecin aide-major de l'armée, attaché à la légation de France, en Chine; un des deux seuls Français qui aient visité la Mongolie.

La Terre des Herbes.

LA voilà bien, la vie au grand air, au trop grand air même, celle du voyageur qui s'élance sur le Plateau de Mongolie, au milieu de la *Terre des Herbes* des paisibles et nomades tribus mongoles qui jadis se ruèrent, en flot impétueux, vers l'ouest, arrivant aux portes de Vienne en de farouches chevauchées, véritables tourmentes d'hommes et de chevaux, refoulant tout sur leur passage, et ne laissant derrière elles que la désolation et la mort!

Dans cette solitude, mieux que nulle part ailleurs, mieux qu'en mer, même, on a la sensation de l'espace libre devant soi. La poitrine s'y distend à l'aise. Adieu le bruit de la ville, l'assourdissant roulement des voitures, le cri aigre du camelot, la corne de l'automobile! Ici, un silence de mort, un calme presque effrayant, qui vous donne une sorte de vertige; seul le sabot de votre énergique et intrépide poney résonne sur le sol de la prairie de « l'Orient lointain », dont le caractère est bien différent de celle du « Far-West » américain.

Cette solitude a pourtant son charme, très spécial, mais intense, fait de tristesse et d'isolement. L'œil se complait à la contemplation de cet horizon qui fuit devant vous, illimité, dont la vue et l'esprit ne peuvent mesurer l'étendue, toujours le même, monotone peut-être, et pourtant pas banal. La sensation qu'on y éprouve est poignante et douce.

Ce profond sentiment, triste (et délicieux,
Qui devant l'infini met des (pleurs dans nos yeux.

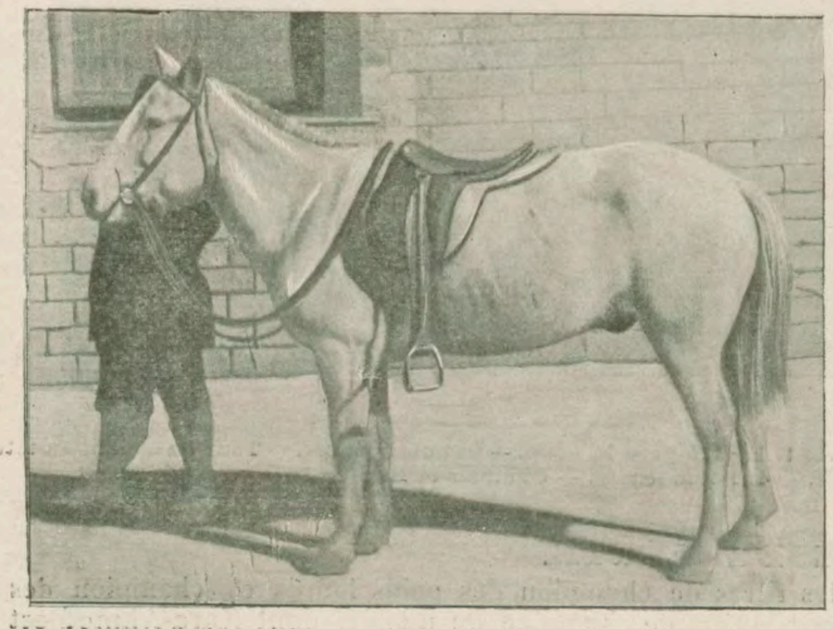
Là, vraiment, on a conscience de la petitesse infime de son être, perdu au milieu de l'immensité de cette mer qui déroule, sans trêve, ses ondulations régulières et interminables de verdure.

Des jours et des jours, vous pourrez galoper sans que le paysage change. Et, si pendant tout ce temps-là vous pouviez dormir, à votre réveil vous croiriez ne point avoir bougé, tant l'endroit où vous vous trouveriez aurait d'analogies avec celui que vous aviez quitté au début de votre sommeil. De temps à autre, des troupes d'antilopes, de chevreuils passent, rapides, en coups de vent; un oiseau de proie pousse son cri strident au dessus de votre tête, mais nulle part, vous n'avez de point de repère, pouvant vous donner une idée de votre marche, de votre vitesse, de la distance parcourue.

Par hasard, rencontrerez-vous, de temps à autre, un petit tas de pierre. Cette construction d'une rudimentaire simplicité, de forme conique en général, que surmontent quelques branches desséchées, auxquelles sont attachés des lambeaux d'étoffe rouge, jaune, bleue, est un *obo*. C'est l'autel rustique dressé par les Mongols qui viennent là, à certaines époques, brûler des bâtonnets odoriférants, réciter des prières, ou surtout faire tourner des moulins à prières, offrir des sacrifices aux nombreuses divinités de *lamaïsme*. Ces *obos* sont peu élevés, 1 m. 20 et 1 m. 50 au maximum. Mais quelques-uns, qui jouissent d'une très grande réputation, sont d'assez imposantes constructions, souvent entretenues aux frais de l'empereur de Chine.

Un de mes bons amis et ancien camarade d'internat dans les hôpitaux, le Dr J. Matignon, médecin militaire attaché à l'ambassade de France à Pékin qui s'est fait connaître par ses nombreux travaux sur la pathologie de l'Extrême-Orient et qui vient de publier, ces jours-ci, un travail des plus documentés sur la *Superstition, le Crime et la Misère en Chine* (1), a parcouru, précisément, un coin de la Mongolie orientale, à la recherche de la peste bubonique, dont l'existence probable lui avait été signalée par des missionnaires catholiques. C'est d'après les lettres et les nombreuses photographies qu'il m'a adressées, que j'ai rédigé cet article pour les lecteurs de la *Vie au Grand Air* épris d'idées de voyages et d'aventures aux pays peu ou pas connus. Il est bon d'ajouter que le Dr Matignon est un des deux seuls Français qui aient traversé la Mongolie. L'autre est M. Monnier, rédacteur au *Temps*.

Une tombe de Lama.



***Pourquoi?* poney mogol, sur lequel le Dr Matignon a effectué tout son voyage.**

Mon camarade, après un pénible voyage, a fini par rencontrer la maladie à la recherche de laquelle il s'était mis, un peu au hasard des routes et des sentiers, à 700 kilomètres au nord de Pékin, dans une petite vallée perdue de la Mongolie orientale, sur les confins de la Mandchourie, à 3 ou 400 kilomètres à l'ouest de la fameuse *barrière des pieux*.

Cette barrière figure encore sur les meilleurs de nos atlas, représentée par un entrecroisement de lignes

(1) Storck (Lyon), Masson (Paris), éditeurs.

Un sentier de montagne.

noires, véritables chevaux de frise, courant du Sud-Ouest au Nord-Est. Or, il y a de nombreux lustres qu'elle n'existe plus, si ce n'est dans l'esprit des géographes en chambre, qui n'ont jamais franchis les boulevards extérieurs. Seul un petit remblai de terre sur lequel sont plantés des ormes et des saules indique encore l'ancienne frontière, plutôt commerciale que militaire sans doute de la Mongolie et de la Mandchourie.

Les voyages dans ces régions éloignées, la Tartarie dont le nom seul évoque, pour beaucoup de nous, des idées de sauvagerie, de tortures terribles, presque de cannibalisme, cet autre bout de notre continent, où notre imagination complaisante voit encore grouiller les hordes effrayantes d'Attila, Timour ou Gengis-Khan — les voyages, dis-je, se font facilement et l'Européen y est certainement beaucoup plus en sûreté, que ne l'est l'honnête bourgeois de Paris, après onze heures, sur les boulevards extérieurs de la capitale de notre pays.

Il faut au voyageur deux domestiques un tantinet débrouillards, l'un pour les chevaux, le *mafou*, l'autre pour la cuisine et son service. Inutile de s'encombrer de choses qui ne soient pas d'un usage immédiatement pratique. Il faut savoir réduire son bagage au strict nécessaire, de façon à pouvoir le faire transporter par deux ou trois mulets. Dans ces régions pauvres, le domestique doit savoir faire beaucoup, avec peu, et sous ce rapport Jules Liéou, le chef-boy du docteur, était particulièrement précieux. Malgré un air de forban, Jules — les domestiques parlant le français sont fréquemment dotés par leur maître d'un prénom européen — était un serviteur de premier ordre, sorte de maître Jacques, tour à tour et suivant les circonstances, cuisinier, interprète, valet de chambre, assistant de chirurgie, pharmacien, cocher, et toujours doué d'un aplomb imperturbable qui en imposait aux patrons des auberges dans lesquelles on faisait halte, soit pour manger, soit pour dormir.

Ces auberges sont loin d'être des palais et beaucoup de nos élégants clubmen feraient une singulière figure, s'ils se voyaient contraints de coucher en pareille hôtellerie. Elles sont généralement fort sales, pauvres en meubles, mais particulièrement bien fournies en vermine de toute sorte, qui guette le voyageur dès son entrée. Les toitures laissent fort souvent à désirer et les jours d'orage la précaution la plus élémentaire nous force à dormir sous un parapluie. La cour de l'auberge est surtout une basse-cour, ou bêtes et gens grouillent à plaisir, en pleine liberté d'actes et d'attitudes : c'est parfois un spectacle drôle pour l'œil, mais presque toujours pénible pour l'odorat.

La dimension des auberges est des plus variables. Quelques-unes n'ont que deux chambres : l'une qui sert de dortoir commun, aux voyageurs ordinaires, domestiques, patrons, l'autre réservée aux voyageurs de distinction, c'est-à-dire qui peuvent payer un peu grassement. C'était, paraît-il, plaisir de voir le sans-gêne avec lequel les deux domestiques de mon ami Matignon priaient poliment, les braves chinois déjà installés dans une pièce de l'auberge, de céder la place à leur maître qui ne tenait pas à avoir de compagnons jaunes dans sa chambre. Et si ces derniers avaient l'air de faire la sourde oreille, Jules et le *mafou* faisaient passer par la fenêtre les malles du voyageur récalcitrant, qui ne se fâchait pas, au moins d'une façon apparente.

A côté de ces auberges où l'on couche, s'en trouvent d'autres, installées au bord du chemin, maisons de thé, dans lesquelles on s'arrête pour laisser reposer bêtes et gens, et absorber quelques tasses de thé bien chaud et non sucré, qui mieux que toutes les boissons glacées, vous désaltèrent d'une façon parfaite. L'expérience de nombreux siècles a appris aux Chinois que l'eau chaude rafraichit. De là, la consommation du thé bouillant quand ils sont très altérés et l'emploi de serviettes plongées dans l'eau chaude, puis exprimées, et promenées, fumantes encore, sur la figure en transpiration quand on est au théâtre : une réaction de fraicheur se produit quelques minute après, particulièrement agréable.

Une auberge en Mongolie.

Docteur J. T.
Ancien interne des Hôpitaux de Bordeaux.

(Clichés du Dr Matignon.) (*A suivre*).

La traversée dun gué.

Le passage d'une rivière.

Le Grand Prix de l'Elevage

La fin de la saison de steeple chasing à Auteuil approche et les grandes épreuves se succèdent tous les dimanches, comme si la Société des steeple-chases de France avait hâte de verser tous les trésors de sa caisse, avant la fermeture de ses barrières.

En effet, du 15 décembre au 15 février, les hippodromes parisiens sont déserts; Marseille, Pau et Nice convient les turfistes à des programmes toujours pleins d'attrait. Le midi sportif bouge, le midi sportif fait émigrer les sportsmen, les frileux et surtout les frileuses.

Parmi les récentes créations de la Société des steeple-chases de France; toujours anxieuse d'offrir du nouveau en fait de programmes intéressants, le *Grand Prix de l'Élevage* est une des plus heureuses. Il est de 50 000 francs pour chevaux entiers de quatre à sept ans inclusivement, *de tous pays*, inscrits aux différents Stud Books, à l'exclusion, néanmoins de tout gagnant de cette même course et des chevaux de robe grise.

(Cliché A. de S.)

Grand Prix de l'Élevage. Vaucouleurs. le gagnant, menant le peloton à la descente de la butte. Près de lui, Préfet. Le restant du lot, loin derrière.

L'entrée est de 600 francs, moitié forfait; ce forfait cependant peut se réduire à 50 francs si la déclaration a été faite en temps utile. La distance à parcourir est de 4300 mètres.

Une des clauses particulières de cette épreuve, vraie innovation, est que le gagnant pourra être acheté d'office pour la somme de 20000 francs, pour le compte du gouvernement de la République française, et suivant les conditions ordinaires qui régissent les achats d'étalons par le gouvernement.

Ce droit d'achat n'est exercé qu'après la course — naturellement — et exclusivement par les inspecteurs généraux où les officiers des haras nationaux, délégués à cet effet par le ministre de l'agriculture.

En conséquence des conditions que je viens d'énumérer, le gagnant du *Grand Prix de l'Élevage* doit rester dans l'enceinte du pesage pendant les 30 minutes qui suivront le pesage des jockeys, après leur rentrée au pavillon des balances. Avant que cette demi-heure ne soit écoulée, la commission fait connaître aux commissaires sa décision, qui sera, par eux, immédiatement notifiée au propriétaire du cheval gagnant.

Tout ceci est fort alléchant pour un propriétaire qui peut, pour une entrée de 600 francs, gagner les 50000 fr. d'allocation de l'épreuve et 20000 fr. versés par le gouvernement, si le cheval gagnant convient aux officiers des haras.

Je ne comprends pas, néanmoins, l'exclusion prononcée contre les étalons de robe grise ; elle ne peut provenir que des haras. En effet, on évite autant que possible cette couleur de robe pour les chevaux de remonte.

Cette année encore, le *Grand Prix de l'Élevage* est revenu au baron Finot par son cheval Vaucouleurs, que les officiers des Haras se sont empressés d'acheter au prix stipulé.

Le baron Finot est un des plus hautement estimés parmi les notoriétés de notre sport hippique de France; c'est aussi l'une des figures les plus sympathiques de notre turf.

***Vaucouleurs*, cheval alezan, 6 ans, par Bordes Minstrel et Sarrigues, monté par Brooks, au baron Finot, gagnant du Grand Prix de l'Élevage, steeple-chase, 4 300 mètres, 50000 francs, à Auteuil, le 26 novembre; acheté immédiatement 20000 francs par l'administrat on des haras. En avant, Fénelon II au duc de Chaulnes.**

Nul n'a porté plus haut que le baron Finot, l'étendard du steeple chasing et, quelle que soit l'épreuve disputée — classique ou prix à réclamer — ses chevaux ont presque toujours les honneurs de la cote.

Les victoires de la casaque marron, toque rouge sont innombrables, car voilà plus de quarante ans qu'elle triomphe sur le turf. A une certaine époque les chevaux de l'élevage et de l'entrainement de Langé faisaient le vide autour d'eux; beaucoup de propriétaires avaient renoncé à lutter contre eux, surtout sur les gros obstacles.

Du reste, les prairies et les pâturages du château de Langé sont aménagés pour créer des sauteurs : partout de petits brooks, des barrières, des haies vives que les poulains apprennent à franchir — en jouant — dès leur premier âge. Aussi tous les chevaux de l'élevage du baron Finot se distinguent-ils par des aplombs superbes et des membres irréprochables.

Les avis et les opinions en matière chevaline du distingué propriétaire éleveur sont écoutés et suivis avec empressement par les meilleurs entraîneurs. Le baron Finot est une autorité, en Angleterre aussi bien qu'en France.

Nous donnons ci-contre le portrait de Vaucouleurs, pris dans les prés du château de Langé, d'après une photographie de Mlle Finot, la fille du sympathique sportsman.

(Cliché de Mlle Finot.)

***Vaucouleurs*, dans les prés du château de Langé, à M. le baron Finot.**

ALFRED DE SAUVENIÈRE

Nous avons le regret d'informer nos lecteurs que les numéros 3, 4, 5, 6 et 7 de la *Vie au grand air* sont complètement épuisés. Nous serions preneurs de ces numéros.

Le Championnat de Lutte

Voici terminé l'event sportif le plus sensationnel de l'année : le Championnat du Monde de Lutte organisé par le *Journal des Sports*.

Pendant un mois durant, nous aurons assisté au spectacle émouvant de luttes chaudement disputées et nous aurons vu aux prises les hommes les meilleurs du sport à l'exception de quatre ou cinq.

En effet, hormis Beck-Olsen, le champion danois ; Tom-Cannon, le champion anglais ; Schmelling et Pytlasinski, les athlètes russes si cotés, le Championnat du Monde de Lutte pour 1899, aura réuni à peu de chose près tous ceux qui se sont fait un nom dans la pratique du combat à bras le corps. A l'abstention dans le championnat des quatre hommes que je viens de citer, il convient d'ajouter celle du gigantesque champion français Paul Pons qui, quoique inscrit et désireux de lutter, s'est vu retenu hors du ring par plusieurs blessures à la jambe droite reçues au cours d'une partie de lutte faite à Béziers il y a un mois.

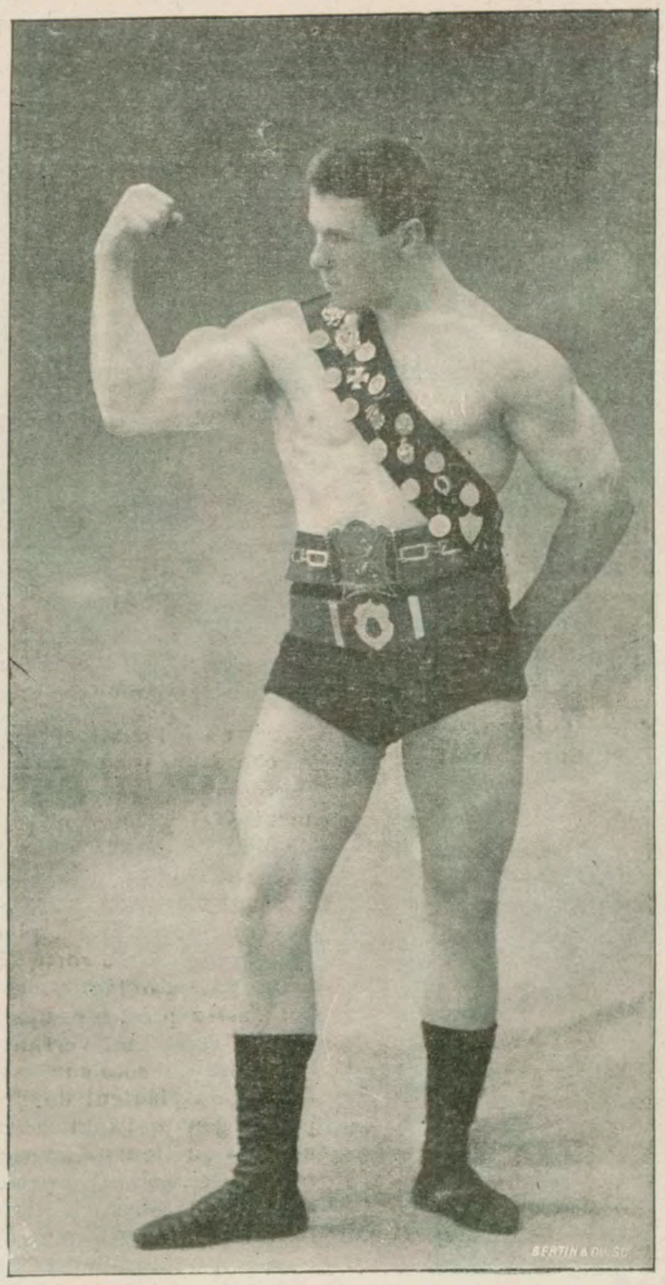
Cette absence forcée de Pons a été fort regrettée par tous les sportsmen fervents de la lutte car le gagnant de l'an dernier leur paraissait devoir s'octroyer une fois de plus le titre de champion du Monde.

Cette petite digression finie, revenons maintenant à la partie essentielle du championnat.

On le sait, la perfection n'est pas de ce monde et si elle n'a pu être frisée de très près : 1° en n'obtenant pas l'engagement des quatre hommes célèbres nommés tout à l'heure ; 2° en laissant non comblées certaines lacunes imprévues qui se sont glissées dans l'organisation matérielle et réglementaire de l'épreuve ; je crois impossible d'en approcher plus.

Néanmoins, on peut dire que cette grande épreuve a mis aux prises les meilleurs hommes du monde ; elle a été l'occasion pour bon nombre d'inconnus de se révéler comme des lutteurs de tout premier ordre.

C'est ainsi que Eberlé, Chalzet, Lassartesse, Hitzler, Tom Connors, Pietro le Belge, Jaillant,



(Cliché Walery, 9bis Rue de Londres.)

Hackenschmidt, le lutteur russe, qu'un accident malencontreux (décollement d'un muscle de l'épaule droite), a forcé à abandonner, alors qu'il était qualifié pour la poule finale du championnat des poids lourds.

Buisson, Pernin et bien d'autres encore, ont acquis au cours des luttes qu'ils ont eu à soutenir une véritable réputation.

Un grand nombre de luttes ont eu un retentissement dans le monde entier, la fameuse rencontre entre Gambier et Hitzler, ainsi que celle qui mit aux prises Kara Ahmed et Constant le Boucher sont de celles qui resteront gravées à tout jamais dans la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur d'y assister. Comme nul ne l'ignore, c'est Maurice Gambier qui a triomphé dans le championnat des Poids légers, devant Chalzet et Lassartesse. Dans cette épreuve, le grand favori, Sabès a été tombé à la stupéfaction générale par l'Anglais Tom Connors. C'est une suprise, et je suis bien persuadé que si ces deux hommes avaient à se rencontrer à nouveau, le résultat ne serait pas le même.

Le championnat des poids lourds qu'à brillamment remporté Laurent le Beaucairois, a donné lieu également à quelque surprise. On a été très étonné tout d'abord de voir le turc Kara Ahmed triompher avec tant de facilité de certains adversaires de premier ordre, alors que lui ne connaissait, pour ainsi dire pas, les règles les plus élémentaires de la lutte grêco-romaine.

Kara n'a pourtant pas abusé de ses forces; d'une courtoisie sans égale il a su s'attirer les sympathies du public et de ses adversaires.

Constant le Boucher, par contre, n'a pas été le merveilleux athlète que nous avions applaudi l'an dernier dans le Grand Prix de la Ville de Paris. Plus savant peut-être que l'an dernier, plus souple même, Constant n'a pas lutté avec la même vigueur et lorsque les demi-finales sont arrivées, il en a été réduit à opposer une résistance énergique à ses adversaires, lui que l'on avait surnommé l'invincible ! Constant de son côté n'a pas été très généreux vis-à-vis de ses adversaires, cela ne lui a pas porté chance, c'est ainsi que dans sa lutte avec Eberlé il a profité d'une victoire très irrégulière ; comme on s'en souvient, le champion allemand avait été blessé à l'œil par Constant et dû abandonner la lutte. Le Belge aurait pu accepter que la suite de cette rencontre fût renvoyée après la fin de la soirée, ou au lendemain, on le lui conseilla même, mais rien n'y fit, et Constant préféra être déclaré vainqueur plutôt que de risquer d'être battu, ce qui était à peu près probable.

C'est d'une courtoisie un peu douteuse, et tout le monde sera de notre avis.

Ce n'est qu'après que ces épreuves partielles furent terminées que fut disputé le championnat du monde.

Cette épreuve suprême mit aux prises Laurent le Beaucairois, Kara Ahmed, Constant le Boucher, Gambier, Chalzet le frappeur et Lassartesse. Elle a donné lieu à des luttes merveilleuses sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

Armand Lusciez.

Les Princes du Sport

Sous ce titre nous publierons le **24** *décembre, un numéro de* **40 pages** *au minimum qui contiendra pour chaque sport une revue de l'année écrite par notre collaborateur spécial ainsi que le* **portrait** *grand format* (**22** × **28**) *de l'homme qui s'est le plus distingué dans chaque sport au cours de l'année* **1898-1899**. *Ce sera une galerie unique comme il n'en a jamais été publiée. Ce numéro, qui remplacera notre numéro ordinaire, sera vendu 60 centimes et sera envoyé gratuitement à nos abonnés. Il contiendra le portrait du gagnant du championnat du Monde de lutte.*

(Cliché Walery.)

CHAMPIONNAT DES POIDS LOURDS.

Constant le Boucher tente un tour de hanche en tête. Eberlé pare en ceinturant de côté son adversaire.

(Cliché Walery.)

CHAMPIONNAT DES POIDS LÉGERS

Gambier (vainqueur) et Hitzler. Prise d'engagement.

Le passage des Palombes

Il n'est guère de Parisien qui ne se soit arrêté en traversant le Jardin des Tuileries, les Champs-Élysées ou le Luxembourg, devant les « charmeurs d'oiseaux » qui donnent la becquée à la main et souvent aux lèvres, aux bandes de moineaux gras et dodus qui se prélassent sur les plates-bandes de nos jardins publics; ils ont vu également ces énormes pigeons presque apprivoisés qui viennent partager, eux aussi, le pain ou la brioche des petits pierrots.

Ces pigeons, aussi célèbres presque que ceux de Saint-Marc à Venise, ne sont pas, quoique le croient certains, des pigeons domestiques, mais des pigeons ramiers ou *palombes*, de vraies palombes, de la même espèce que celles des Alpes ou des Pyrénées. Seulement, au lieu d'être, comme les palombes du midi, des oiseaux de passage, les palombes parisiennes sont sédentaires ; elles nichent à Paris, y habitent sans s'éloigner, et se garderaient bien de déserter le gite hospitalier, où leur vie est aussi en sûreté que celle des enfants qui jouent sous les arbres au-dessus desquels elles perchent et lissent au soleil d'automne leurs plumes azurées.

Dans le midi, le passage des palombes est une fête cynégétique ; et deux fois par an du 6 février à fin mars et du 28 septembre à la Saint-Martin (11 novembre) tout le monde est en chasse dans la région pyrénéenne ou alpestre et principalement dans les Landes, le Lot-et-Garonne, et aussi dans une partie de la Gironde.

Cette année, vu la température très douce dont nous jouissons, le passage est retardé quelque peu, et un de nos amis en déplacement dans la région de Barsac

La palombière, hutte de branchages dans laquelle se dissimulent les chasseurs pour guetter le passage des palombes. Vue de dos (côté sud-ouest).

La Palombière vue de face (côté nord-est). On aperçoit les ficelles des appeaux qui y aboutissent.

et de Sauternes — noms suggestifs et délectables — nous signale l'arrivée d'innombrables bandes dans le pays langonnais. Mais c'est surtout dans le pays basque qu'on fait les grandes hécatombes, et qu'on arrête les palombes au moment où elles s'apprêtent à émigrer en Espagne. Ne serait-ce pas l'abondance des palombes dans cette contrée, où le roi Henri IV était venu au monde qui fit désirer au bon monarque que « tout Français, le dimanche, pût mettre la poule au pot » comme tout Basque mettait la palombe à l'étuvée.

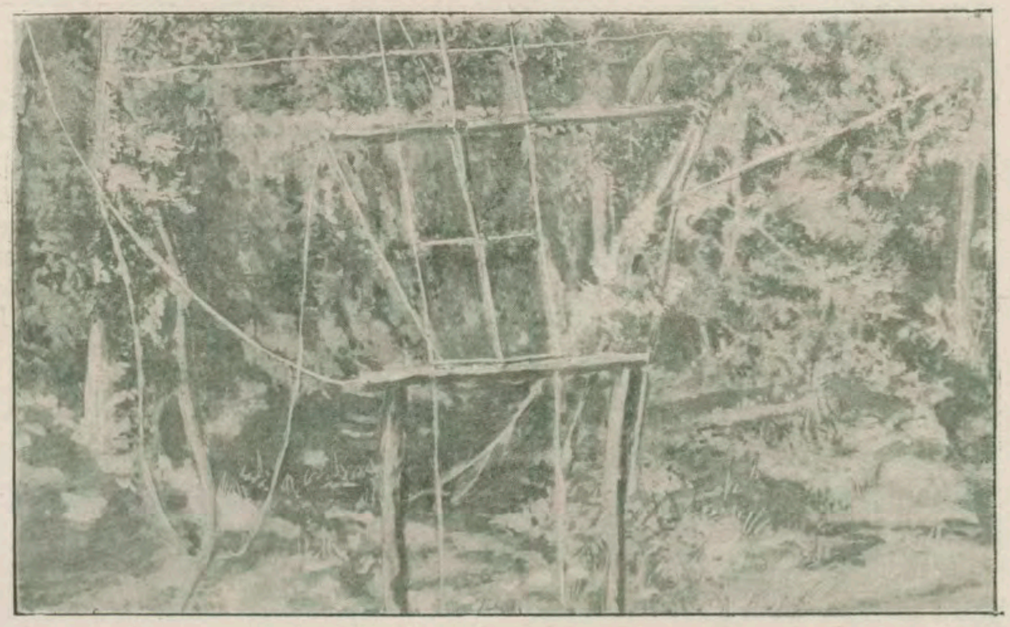
Avant de parler de la chasse, un mot du gibier, la palombe — du latin *palumbus*. — C'est un magnifique oiseau, un peu plus gros que le pigeon domestique — (qui descend, lui, du Pigeon de roche, ou bizet *Columba livia*), — au ventre couleur d'opale, à la gorge irisée, aux plumes gris cendré, aux pattes rose pale, au bec effilé, légèrement recourbé à l'extrémité. C'est un gibier plus beau que bon, car même jeunes les palombes sont dures et peu juteuses ; mais en somme c'est un coup de fusil qui vaut la peine qu'on le tire.

Suivant les régions, on chasse différemment les palombes. Mais qu'il s'agisse d'un simple « jonquet » (chasse au fusil) ou d'une installation complète avec « sols », filets, appeaux du sol, appeaux de la cabane, poulets, etc.p, le remier élément c'est la hutte ou cabane — la palombière — faite de branchages, tapissée de fougères et de feuillage et divisée en deux parties, la cabane proprement dite et le poste duquel le chasseur doit observer l'horizon.

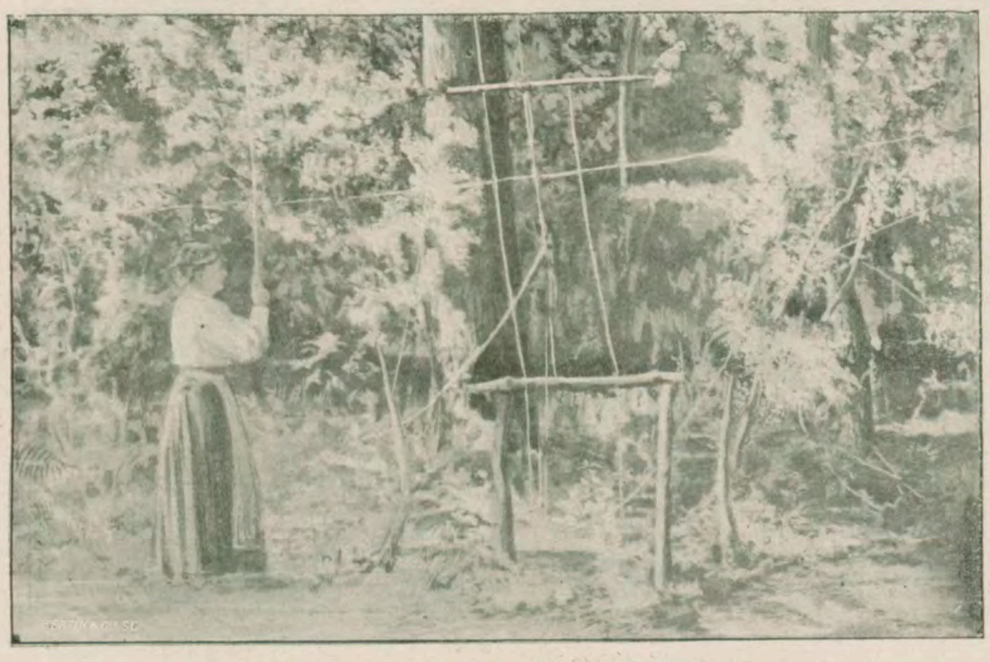
La forme de cet ensemble varie comme le détail de la construction. Tantôt le poste du chasseur est placé au sommet d'un arbre; ailleurs il est sur le sol, mais surélevé dans une sorte de tonnelle à jour; ailleurs encore c'est un simple mât.

Dans les montagnes, les vols passent toujours par les défilés en rasant même le sol d'assez près, les chasseurs cherchent à arrêter les palombes en tendant des grands filets d'un versant à l'autre.

De chaque côté sur la hauteur, les palombiers choisissent les arbres les plus élevés, ou plantent de grands mâts, sur lesquels montent d'agiles et vigoureux jeunes gens qui sont chargés d'observer les vols et de les forcer à s'abattre. Pour ce, les « guetteurs » appelés *chatards*, dès que le vol est à portée, lancent des *matous* ou *malères*, sortes de palettes blanches, coupées de façon à ressembler à un oiseau de proie et attachées par une longue corde, ils ramènent à eux le matou après l'avoir fait tournoyer dans les airs. Surpris par cette attaque le vol s'abat brusquement et va donner tête baissée dans les filets ; et c'est alors un spectacle curieux de voir la foule, hommes, femmes et enfants se précipiter sur les palombes pour les sortir des filets ; dans leur précipitation, il arrive même souvent que des impatients coupent la tête des oiseaux avec leurs dents.



Le système employé pour placer l'appeau.



Jeune fille hissant l'appeau dans un arbre.

Dans la plaine, la chasse est différente et on emploie, soit le fusil, soit la pantière. La pantière ou pantaine est un grand filet vertical de 10 mètres de haut et d'une longueur proportionnée à l'espace que l'on veut barrer (sa longueur est ordinairement de 50 mètres).

Dès qu'un vol est signalé, les guetteurs ou *chatards* lancent leurs *matous*, et les palombes effrayées, tel un tourbillon de flocons de neige, viennent se jeter dans les filets qui se rabattent; ce sont alors des piaillements sans fin, des criailleries multiples au milieu des filets qui sont tombés et qui contiennent souvent deux ou trois cents prisonnières.

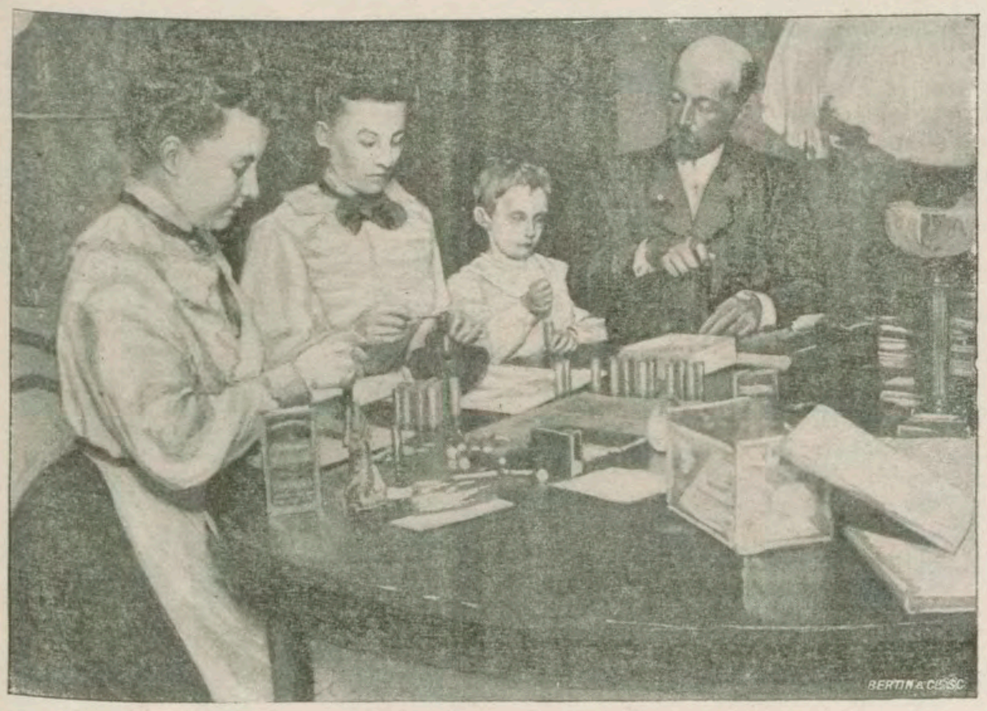
Cette chasse se pratique de très grand matin.

Mais la chasse la plus intéressante, celle qui plaît le plus aux « dilettanti » avides d'émotion, c'est la chasse au fusil — « jonquet » — telle qu'elle se pratique dans la Gironde et dans le Lot-et-Garonne, et dans laquelle les « palombières » jouent un grand rôle. Mais c'est une chasse délicate et qui exige une très grande attention et beaucoup de dextérité.

Au milieu d'un bois d'arbres de haute futaie, on choisit un gros tronc au pied duquel on construit une « palombière ». Cela fait, on prend une perche fourchue par le haut et soutenant une palette — appelée semelle — sur laquelle est retenu par les pattes un ramier privé de la vue et qui sert d'appelant. Une ficelle est adaptée à cette palette qui fait bascule au moindre contact, si bien que lorsque le chasseur la tire, l'oiseau perdant l'équilibre se met à voleter et attire les

palombes qui passent à l'horizon. A la vue de l'une d'elles posée sur cet arbre artificiel et qui doit dominer les autres géants de la forêt, les migrateurs arrivent et se posent, s'ils sont las du voyage. D'autres fois, ils tournent et s'éloignent, s'ils prévoient le danger; c'est le moment perplexe pour le chasseur qui doit attendre la venue complète du « vol ».

Voici les palombes ! Feu ! Feu ! Feu ! toutes les palombières donnent en même temps : on recharge les armes et on reprend son immobilité à poste fixe, sans s'occuper d'abord des morts et des blessés que l'on retrouvera par terre, la journée finie.



La fabrication des cartouches en famille.

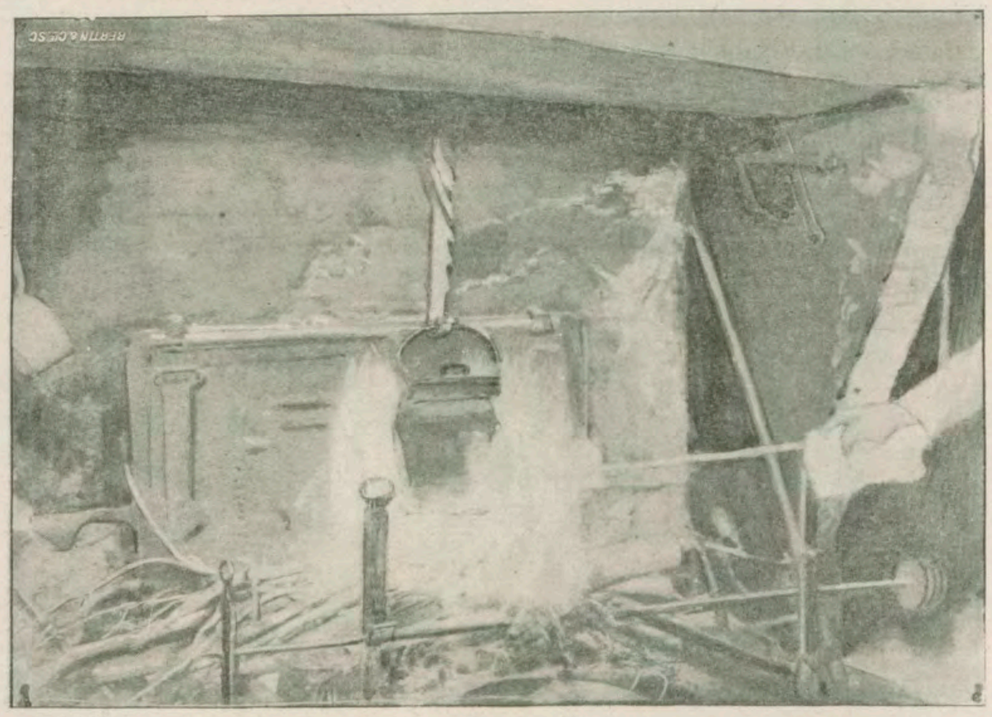
Et au déclin du jour, chasseurs et guetteurs ramassent les victimes, marquant leur nombre sur un arbre voisin, car c'est un point d'honneur entre palombiers de faire le meilleur tableau.

Qui dit chasseur dit gourmet ; aussi, aurais-je mauvaise grâce à ne pas indiquer à ceux qui ignorent ce gibier la manière de le cuire :

La chasse finie, dans le « gourbi » rustique, à l'abri d'une roche, ou dans le vaste foyer du rendez-vous de chasse, on fait rôtir la palombe, aux baisers d'une flamme vivement entretenue, et quand la palombe est presque rôtie, on la prépare au *flamboir*.

Le *flamboir* est une sorte d'entonnoir en métal avec un manche en bois, qu'on remplit de lard : l'approchant du foyer, on le maintient au-dessus du gibier qui rôtit, et le lard brûlant et fondant goutte à goutte s'infiltre dans la chair et la pénètre.

L'oiseau prend ainsi une teinte rouge toute particulière ; on le croirait presque cru ; mais on est tout étonné quand il est servi de lui trouver une chair ferme, cuite à point et des plus savoureuses. Pour bien faire, il faut arroser ce repas d'excellent vin de Jurançon, de blanquette de Limoux ou autres boissons exquises,



La préparation du gibier au " flamboir ".

de telles sorte que, pour ne point paraître déplacé à cette agape basque, il faut apporté avec soi un appétit de gargantua, un palais de Brillat-Savarin, une soif de Polonais et un larynx de chanteur d'Opéra.

Puis la nuit tombée, tout en devisant gaiment, on s'apprête pour le lendemain, à la première heure, en fabriquant force cartouches — de six et de quatre, car la palombe est dure à tuer —... Il est un peu tard sans quoi la *Vie au Grand Air* aurait organisé une grande excursion cynégétique dans la région située entre Bordeaux, Bayonne et Pau, ce sera pour l'année prochaine.

Mais j'y songe, puisque la *palombe* n'est point gibier des environs de Paris, peut être pourrait on entre lecteurs et abonnés, faire un jour prochain une vaste chasse au marais ?.....

PAUL MÉGNIN.

(Clichés du Fresnel.)

Les Cycles de nos Pères

(Suite et fin [1]).

Mais le bicycle était un instrument trop dangereux. Sa hauteur exigeait pour y monter ou en descendre, des prodiges d'acrobatie. On chercha tout d'abord à le baisser et on obtint le crypto, le kangaroo, dont on voit ci-contre un spécimen, etc. Mais tout cela n'était que des expédients.

Enfin la bicyclette vint ! Elle fut loin, tout d'abord d'être la machine svelte, élégante, lègère, presque esthétique que nous avons maintenant, affectant des formes bizarres et compliquées, lourde, ferraillant avec ses gardes crottes de tôle et ses caoutchoucs pleins, telle qu'on peut la voir ci-contre ; elle portait pourtant en germe le merveilleux instrument qui a révolutionné la locomotion moderne.

Il fallut d'ailleurs l'invention du pneumatique pour la mettre au point et apporter un terme à toutes ces bizarreries mécaniques, qui néanmoins refirent la fortune de la ville de Coventry, en Angleterre.

Tout cela est loin, bien loin. Vingt ans, pour la vélocipédie, c'est très long. La machine s'est faite, s'est formée, s'est affinée. Elle était lourde, dure, bruyante, « briseuse d'os », dédaignée. Aujourd'hui un enfant soulève sa bicyclette, une femme la pousse aisément, et passe, sans un bruit, légère, gracieuse. Elle ne brise plus les os, elle les refait. Les malades par elle recouvrent la santé. Et le Touring-Club de France gaiement va pouvoir claironner bientôt qu'il a su, pour l'amour de la route, unir cent mille assoiffés de poésie, d'indépendance et de liberté. J. AMY.

FIN

(1) Voir les nos 64 et 65.

La première bicyclette.

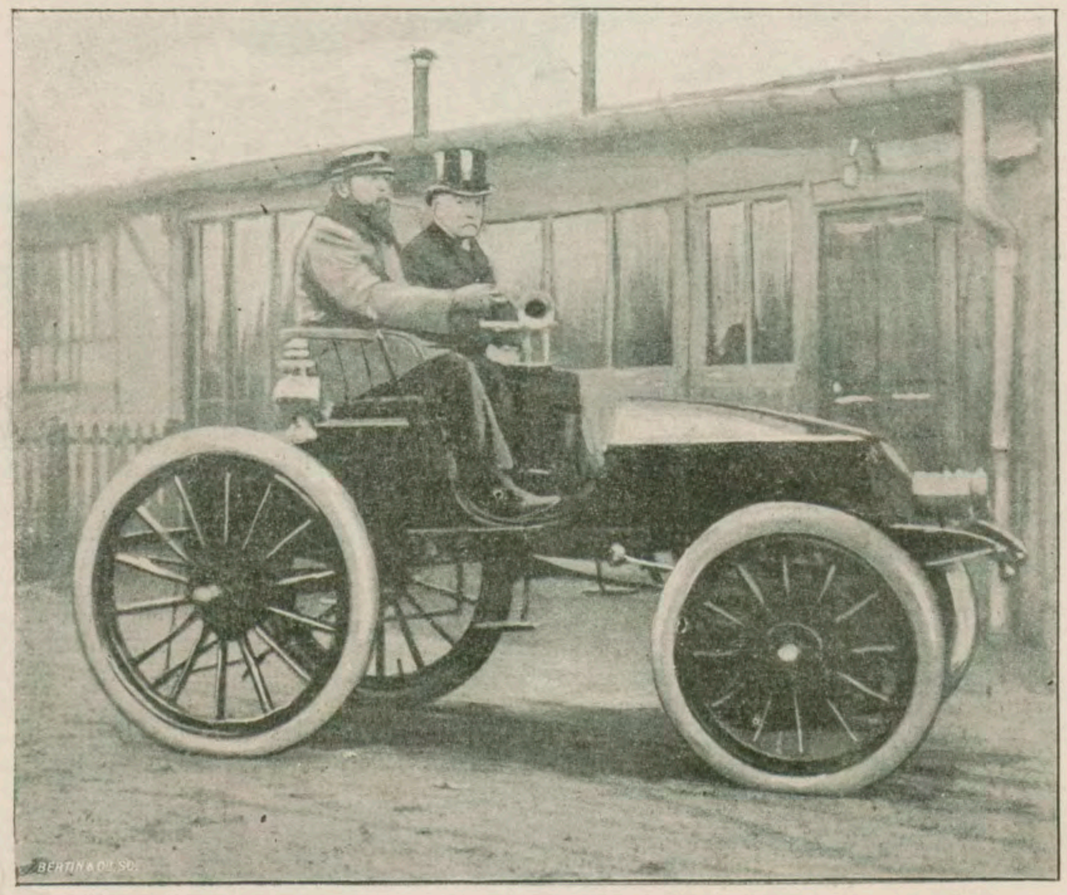
Le kangaroo.

Une Nouvelle Voiture Electrique

L'ÉLECTROLETTE c'est de ce nom gracieux que M. Kriéger a baptisé sa dernière voiture électrique, une véritable voiture de course avec laquelle il compte un de ces jours établir le record Paris. Rouen et retour.

Quand on pense qu'il y a deux ans on en était presque encore à chercher l'accumulateur mobile, c'est-à-dire l'accumulateur capable de transporter son propre poids, pas davantage.

On a fait quelques progrès depuis, en France principalement, et aujourd'hui nous avons des voitures électriques au point, bien que nous en soyons toujours à l'accumulateur mi-partie plomb, mi-partie, acide.



(Cliché P. Wurgel.)
L'*Electrolette*, nouvelle voiture électrique de M. Kriéger, conduite par son inventeur.

Il n'y a pas longtemps que des touristes en voitures électriques, des électro-touristes comme on les appelle par une alliance de mots un peu bizarre sont allés en Normandie et en sont revenus.

Que demande de plus le bon touriste ?

Rien. On a des voitures qui marchent assez vite et assez régulièrement.

Mais que voulez-vous, l'humaine nature est ainsi faite qu'à force de chercher le mieux, on finit par ne plus chercher le bien où il est.

Que veulent de plus les électro-touristes ?

Je ne leur conseille pas, malgré toutes ses qualités, l'électrolette de Krieger. Elle va un peu trop vite pour eux. Car sans atteindre aux 106 à l'heure de la torpille de Jenatyg elle dépasse et facilement le 80 à l'heure.

Ses cinq vitesses, et l'accélérateur qui agit sur chacune d'elles lui donnent une souplesse d'allure merveilleuse. On ne la sent pour ainsi dire pas démarrer, le moteur tourne tout simplement plus vite comme un cycliste qui appuierait de plus en plus fort sur les pédales et ferait tourner les jambes de plus en plus vite.

Les accumulateurs sont placés sur les roues avant et sont suspendus de façon à ne pas être incommodés des cahots qui ne laissent pas à cette allure d'être un peu excessifs.

Les engrenages sont en fibre grise et le moteur comme dans toutes les voitures de ce système engrène directement sur les roues. L'absence de chaîne et de tout engrenage métallique donne une marche silencieuse, trop silencieuse même, car on arrive à 60 à l'heure sur une voiture ou sur un passant sans que nul bruit ne l'ait averti.

La voiture pèse un peu plus de 1.400 kilos, et renferme deux boîtes d'accumulateurs, placé l'une à l'avant, l'autre à l'arrière et pesant chacune 400 kilos.

Ce n'est pas tout à fait le rêve pour un bon bourgeois, car cela va un peu vite, cela n'en marque pas moins une des étapes dans les progrès de l'industrie des voitures électriques.

GEORGES PRADE.

UNE REVÉLATION

(Cliché J. Beau.)
Neveu, le Comingman pédestre, en tenue de course (!).

Le hasard d'une promenade cycliste, m'a fait découvrir il y a quelque temps un coureur à pied extraordinaire, un athlète qui, s'il se consacre au sport pédestre, fera certainement parler de lui.

Je me promenais sur le quai Michelet, à Levallois, lorsque j'aperçus un peloton de coureurs à pied parmi lesquels Charbonnel, Bagré et quelques autres spécialistes.

Il s'agissait d'une course sur le parcours du Pont de St-Denis au Pont de Neuilly et retour.

A 50 mètres, en avant un garçon d'une vingtaine d'années que personne ne connaissait Neveu — c'est le pseudonyme sous lequel il s'était engagé — en pantalon long et en chemise de toile, chaussé de simples savates !

Or, malgré son inexpérience, Neveu ne décrocha pas moins la timbale (un prix en espèce de valeur minime), couvrant la distance (18 kil. environ) en une heure deux minutes et laissant loin derrière lui tous les coureurs connus !

Encouragé par ce début, Neveu s'est mis à s'entraîner sérieusement et il y a quelques jours, il s'attaquait au record de l'heure. Malheureusement la piste sur laquelle il faisait sa tentative — la place du Carrousel ! — ne lui laissait aucun espoir d'atteindre les 17 kil. 468 de Champion et il devait se contenter de couvrir 16 kil. 063 ce qui est déjà superbe.

L'année prochaine, sur une vraie piste, Neveu battra le record quand il voudra.

G. DE L.

Silhouettes d'Escrimeurs

Marcel Boulanger

Un jeune, qui a l'air beaucoup plus jeune encore qu'il ne l'est réellement, peut-être parce que ses moustaches sont rasées, comme à Londres. Le Brummell, le Sagan de l'escrime. Nul comme lui, ne sait porter les costumes d'assaut les plus élégants et les plus osés. Et quand, dans une soirée de gala, le prévôt de service, faisant fonction de héraut d'armes, annonce que l'heure est arrivée où Marcel Boulanger va paraître, une émotion étreint le cœur de celles des spectatrices qui sont jeunes et jolies ; les face-à-mains s'appliquent d'eux-mêmes aux yeux bleus ou noirs, dont les langoureux regards sont quelque peu avivés par la curiosité ; et les poses cherchent à être gracieuses ; et les conversations féminines — ô prodige — s'arrêtent un moment.

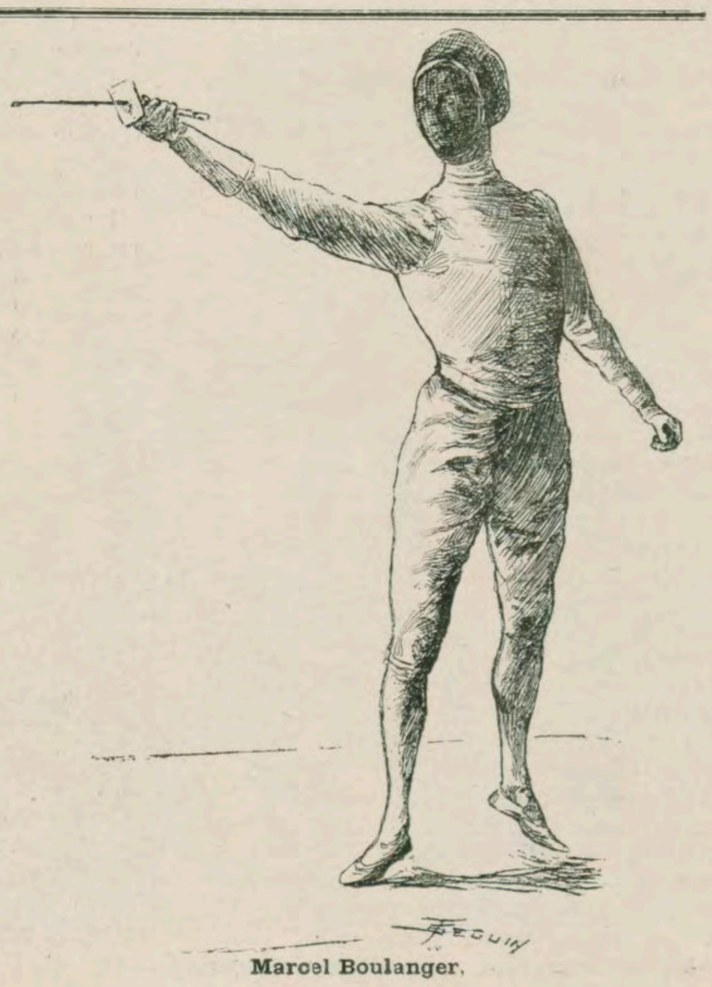
Le voici : une veste et une culotte, coupées par un maître tailleur, dans une de ces étoffes de rêve que lui seul sait trouver, moulent son torse élégant ; des bas de soie blanche enserrent ses jambes nerveuses de jeune coq combattant, de fins souliers de daim blanc le chaussent, que ne renierait pas Cendrillon elle-même, et des gants blancs aux deux mains, complètent cet ensemble virginal. Il n'est pas jusqu'à son visage qui ne tienne à honneur de ne point mettre de note discordante dans cette apparition unicolore. Mais, n'en doutez pas, c'est l'émotion inséparable du combat et non point l'effet de la crainte qui le pâlit ainsi.

Il a l'horreur du banal, du convenu ; il aime le nouveau, l'étrange, le non fait. Et c'est pourquoi, dans un match récent, son torse nu s'est marqué de quelques points sanglants.

Son jeu, au premier abord, porte la même empreinte que son style. Il est brillant, élégant, vif et alerte : ses parades frappent et ses ripostes touchent comme les mots et les répliques des personnages de ses romans.

Peut-être n'est-ce pas un jeu très savant, très scientifique, peut-être le nombre des coups qu'il sait réussir est-il restreint, peut-être même ne saurait-il pas définir ceux qui le touchent. Qu'importe ; il est élégant — c'est là le principal, et il plait — ce qui n'est pas à dédaigner. Toujours en mouvement, parce qu'il estime qu'ainsi le jeu des armes est plus joli, il donne l'impression d'une nature ardente, qui surprend et étonne dans cet agréable tireur ; la grâce féminime de l'auteur du *Page* semblerait plutôt en exclure la vigueur.

(Dessin de Seguin.) LOUIS PERRÉE



Marcel Boulanger.

Mlle Jeanne Cheirel.

Coralie & Cie

Le joyeux Palais-Royal a donné, il y a quelques jours, une pièce nouvelle qui, à n'en pas douter, doit tenir longtemps l'affiche : c'est *Coralie et Cie*.

Parmi les si charmantes interprètes qui contribuent à la gaieté de cet éclat de rire — lequel, au deuxième acte, devient un fou-rire — nous représentons ici les traits de Mlles Jeanne Cheirel, Marcelle Bordo et Médal.

Jeanne Cheirel, aujourd'hui, est une de nos actrices les plus aimées du public, elle a su conquérir cette faveur (qu'elle garde, non sans légitime fierté), par un talent simple et sans pose, par un naturel que seules possèdent les grands artistes.

Son aspect tout d'abord la rend sympathique avant qu'elle ait mis le comble à notre joie par ses mines mutines, d'un fin comique et d'un esprit endiablé.

Comme elle a l'air — et cela la désole — d'une petite femme du monde, très comme il faut, d'une tranquillette petite personne malicieuse; on lui donne généralement dans toutes les comédies nouvelles, des rôles de petite bourgeoise fidèle. Sa joie est immense quand il lui faut incarner une « demoiselle » — comme disait ce bon monsieur Prud'homme.

Elle débuta au Gymnase en 1885 dans la *Doctoresse*; on la vit successivement dans le *Bonheur conjugal*, l'*Abbé Constantin*, les *Femmes nerveuses*, puis les Variétés la possédèrent dans la *Corde sensible*.

A la porte Saint-Martin, on lui confia un rôle important dans le *Crocodile*. Sa gaîté, son entrain, le comique délicat qui caractérisait son jeu la désignaient tout naturellement pour le Palais-Royal, et en 1890 — ce n'est pas hier — elle entrait dans le Temple du rire pour n'en plus sortir... même pas les dimanches et fêtes.

A peu d'exception près, elle fut de tout ce qui se joua rue Montpensier : ses triomphes ne se comptent plus; *Chateaubujard*, le *Fil à la Patte*, le *Parfum*, qui furent repris tant de fois, et toujours avec le même succès, n'avaient de raison d'être que par elle.

Un très brillant engagement signé tout dernièrement avec la nouvelle et aimable direction du Palais-Royal, l'attache à ce théâtre pour plusieurs années: elle ne s'en plaint pas, ses directeurs s'en félicitent, le public est en liesse... et ses amis s'en réjouissent sincèrement.

La toute maligne Marcelle Bordo, dont les merveilleux yeux noirs éclairent d'un feu sombre la gracieuse frimousse, est une jeune artiste qui s'est signalée assez récemment à l'attention des directeurs : elle a prouvé qu'elle n'était pas qu'une jolie femme, et que sa valeur artistique avait des droits indiscutables sur les bravos du public.

Mlle Marcelle Bordo.

Lorsqu'à l'Olympia on la vit et l'entendit dans la fameuse *Gran'Via* dont le succès fut unanime et dont chacun murmure les refrains — hélas! tombés dans le domaine des orgues, phonographes et boîtes à musique! — on se rendit compte que sa place était marquée sur l'une de nos grandes scènes.

Le Palais-Royal se l'adjugea et fit bien : si le « Diable au corps » dont les grains tant vantés sont si vrais, n'existait pas... c'eût été Mlle Marcelle Bordo qui l'eût inventé!

Dans *Coralie et Cie*, nous avons de plus l'heur de la voir « essayant » chez la célèbre couturière et, ma foi, son deshabillé ne laisse pas — les lorgnettes l'affirment — que d'être le plaisir des yeux.

Mlle Médal compte — et a le droit de compter — dans nos élégantes de la scène; sa fine et gracieuse silhouette la signale dès son entrée, et peu parmi nos plus jolies femmes de théâtre portent la toilette avec un chic plus suprême.

Son jeu, en outre, est attrayant et ses créations — presque toujours des mondaines, fractions de mondaines — sont finement étudiées; dans *Coralie et Cie*, la pièce actuelle, elle incarne une certaine Liane de Bougival, avec un brio dont la note discrètement comique n'est nullement exclue.

La voilà pensionnaire du Palais-Royal, et nous espérons bien l'y applaudir longtemps encore.

Géo Lange.

(Clichés Reutlinger.)

Mlle Médal.

Dans notre prochain numéro, nous publierons le compte rendu illustré de la course de côté automobile de Gaillon, et du Prix de la Croix-de-Berny, à Auteuil, et le portrait de Ragueneau, le nouveau recordman amateur de l'heure en course à pied.

Soixante Cerfs en une Saison

Les chenils des grands équipages qui courent le cerf sont généralement décorés de trophées semblables à ceux que représente notre gravure; ce qui est plus spécial et mérite que nous nous y arrêtions est la taille gigantesque autant que le nombre considérable de cerfs royaux qui figurent sur ce mur, lequel ne mesure pas moins de 6 m. 90 de long sur 3 m. 60 de haut !

Ces têtes ont été ainsi disposées devant l'objectif du photographe par M. P. Macdonald de Martinboro, en Nouvelle-Zélande, lequel d'ailleurs figure au centre de la gravure, et qui fut chargé par les chasseurs de « naturaliser » les sujets.

Si l'on procède par comparaison, on peut se rendre compte par la taille même de M. Macdonald qui est, paraît-il ce qu'on est convenu de dénommer un homme de belle taille, à quels animaux superbes ont eu affaire les chasseurs de cerfs qui ont mis à mal soixante bêtes en une seule saison !

Les têtes des deux animaux qui sont représentés de chaque côté du préparateur, placées à terre s'élèvent jusqu'à ses épaules; les bois ont une hauteur totale de 1 m. 50, ce qui laisse loin en arrière les bois du cerf commun que courent nos équipages français.

C'est sur la station du Wairarapa nommée le Awaite que MM. Cooper, Smith, Skenett et Riddiford ont chassé; détail intéressant, sur les soixante animaux, 52 sont des cerfs royaux.

Géo Lange.

Une jolie saison de chasse

Double baptême en Automobile

L'automobile qui, si rapidement a conquis sa place au soleil de la côte d'Azur, est en passe, dans ce bienheureux pays, de changer non seulement la physionomie de la ville et le programme officiel des fêtes où son introduction a été un événement heureux, mais d'ajouter encore un piment de nouveauté, aux réunions familiales. C'est ainsi que dernièrement, un cortège de pimpantes voitures a, tout une matinée, révolutionné ce joli quartier de Cimiez qui s'étage au dessus de Nice, dans la gaieté de ses bordures de roses, le charme de ses jardins en terrasses et la coquetterie de son exotique végétation.

La cause de tout ce tapage ? Peu de chose, mon Dieu ; tout simplement ceci : M. Léon Desjoyaux, et M. Noël Desjoyaux, deux intrépides chauffeurs, ayant à faire baptiser, le premier son garçon, le second sa fillette, avaient eu la bonne pensée de joindre au charme de cette cérémonie l'attrait d'une promenade en automobile.

Le prince Lubecki menait le train, charriant dans sa voiture tout une cargaison de jeunes et jolies rieuses, essaim gracieux de fillettes vêtues de toilettes printanières.

Immédiatement après suivaient dans leur voiture MM. Desjoyaux, amenant avec eux les nounous et les bébés voués si tôt au teuf-teuf.

Si jeunes, et déjà chauffeurs

MM. Jellineck et Fernandez fermaient le cortège qui, au milieu de la curiosité charmée des habitants, a gravi la côte et s'en est allé à l'église du couvent de Cimiez, si délicieusement nichée dans un nid de verdure, au dessus de l'échancrure du Paillon.

La cérémonie terminée, le cortège est revenu en ville, et la fête s'est gaiement terminée chez M. Noël Desjoyaux.

Ce double baptême, qui fut le prétexte d'une si originale sortie en automobile, valait d'être noté.

Aristide Véran.

Mlle DELNA qui vient de se faire acclamer dans le rôle de Cassandre de *la Prise de Troie*, à l'Opéra.

Les Théâtres

Opéra-Comique. *Proserpine.* — Palais-Royal. *Coralie et Cie.* — Théâtre Maguéra. *L'Agence Plumet*; *la Croix Maudite.* — Chateau d'Eau. Reprise de *Roger la Honte.*

Lundi 4 décembre.

S'il y a des théâtres où l'on se repose, il en est où l'on travaille avec acharnement. En tête de ces derniers, on peut inscrire l'Opéra-Comique.

Quel labeur fournit M. Albert Carré! Et des premières! Et des reprises! Et tout cela jouée, chanté, mis en scène avec un succès d'art constant.

Aussi l'Opéra-Comique est-il le théâtre où depuis le commencement de la saison, on encaisse des recettes qui, comparativement à celles des autres scènes, sont les plus fortes.

Ceci prouve que le courage et le travail sont quelquefois récompensés, phénomène qu'il importe de signaler, même aux personnes qui ne s'étonnent de rien.

De M. Saint-Saëns on répétait il y a quelques semaines le charmant ballet *Javotte*. Du même Saint-Saëns on reprenait mercredi dernier *Proserpine*.

Je crois que ces deux reprises devaient d'abord avoir lieu le même soir. C'eût été une « soirée Saint-Saëns ». Mais les directeurs proposent et les chanteurs disposent. Ce projet n'a pu être réalisé.

Ne nous lamentons pas cependant puisque *Proserpine* a revu le feu de la rampe. Quelle faveur retrouvera-t-elle auprès du public?

A la création, elle reçut cependant un accueil assez chaleureux, le soir de la première. Mais le public, par la suite, se montra récalcitrant.

A ce propos, peut-être est-il permis de faire remarquer que le public des premières n'est pas aussi mauvais qu'on le prétend généralement. Il est souvent sévère, mais quand il s'emballe, comme il applaudit, comme « il marche! » ainsi qu'on dit en argot de coulisses. Il est rare qu'il ne souligne pas les beautés réelles ou les finesses d'un ouvrage. Et combien de fois n'ai-je pas entendu des artistes me dire, au sortir d'une représentation devant le public ordinaire, qu'ils regrettaient de ne pas jouer toujours devant un public semblable à celui des premières; car avec celui-là, il y a de la fierté, de la nervosité, le coup de fouet qui excite le comédien et le rend, par instants, supérieur.

Mais revenons à *Proserpine*. Nous avons retrouvé là l'indécision qui fut déjà constatée il y a douze ans, encore que l'auteur, pour se concilier sans doute plus facilement la faveur des spectateurs, à un dénouement tragique en ait substitué un autre plus doux, — un dénouement heureux. Ainsi, les digestions ne seront pas troublées et les cauchemars seront évités! Tant mieux pour les estomacs fatigués et les imaginations vives; mais M. Saint-Saëns a-t-il eu raison de faire cette concession?

Après tout, un auteur est maître de son œuvre; pourvu qu'il nous intéresse ou nous émeuve, ne lui demandons pas autre chose. Et M. Saint-Saëns a dû être satisfait; car, dénouement à part, on a très chaudement applaudi le superbe final du second acte et de nombreux autres passages où éclate toute la maîtrise du compositeur.

De l'Opéra-Comique passons à un autre genre moins sérieux.

Frappez les trois coups! Nous voici au Palais-Royal.

Là aussi, sous la direction de M. Maurice Charlot, on travaille beaucoup. Et grâces soient rendues au directeur!

Vous vous rappelez les décors d'autrefois au Palais-Royal. Ils étaient célèbres, tellement ils étaient simples et sommaires. Ah! le luxe n'apparaissait pas là, royalement.

L'usage des tentures somptueuses y restait inconnu. La plupart du temps, les rideaux étaient peints, les cheminées aussi, et quelques coups de pinceau appliqués sur le décor représentaient des tableaux de maître.

Ces usages empruntés aux temps primitifs ont disaru. Dans les pièces qu'elle vient de monter, la direction « a fait moderne ». La plantation des décors est ingénieuse, à ce point que la scène semble à présent deux fois plus grande; sérieusement, on y pourrait donner un bal ou un repas de corps; et les tentures, les meubles sont élégants; on voit que la direction du Palais-Royal a tenu à être à la hauteur de ses confrères du boulevard. Elle y est! Roulez tambours, et sonnez, fanfares!

Et la fanfare peut continuer pour célébrer le succès de la nouvelle pièce de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin. M. Valabrègue a une certaine originalité. C'est que, écrivant des pièces bouffes, il s'attaque aussi aux grands problèmes religieux et sociaux. Il a même composé de gros livres là-dessus, et nous pûmes croire un instant qu'il abandonnerait le vaudeville pour la métaphysique.

Il n'en a rien été heureusement. M. Valabrègue est revenu à ses premières amours, et c'est ainsi qu'il nous a donné dans *Coralie et Cie* un deuxième acte de folie qui, à lui seul, amènera au théâtre de la rue Montpensier, de longues théories de spectateurs.

Ne vous attendez pas à ce que je vous conte *Coralie et Cie*. Si je le voulais faire, quelques pages de *La Vie au Grand Air* n'y suffiraient pas. Mais, en quelques mots, je peux indiquer la trouvaille des auteurs.

Ils ont imaginé, s'inspirant, je crois, d'un procès qui se dénoua, il y a quelques années en correctionnelle, l'existence d'une maison de couture dont la raison sociale est *Coralie et Cie*. Dans cette maison, les dames du monde et même celles qui appartiennent au demi, peuvent se faire habiller; mais chose infiniment plus importante, elles peuvent, si elles ont des flirts, les voir en toute tranquillité. Car la maison est installée de façon à ce que de petits salons pourvus d'alcôves communiquent avec des ateliers de couture.

Néanmoins, des maris se doutent de quelque chose; ils vont faire pincer leurs femmes en flagrant délit; mais quand, soudain, ils pénètrent, flanqués du commissaire de police, au milieu des petits salons dont je viens de parler, — ainsi que dans un décor de féerie, les murs se retournent, l'alcôve disparaît, cachée par un immense panneau; et nous nous trouvons alors dans un simple salon d'essayage où travaillent de jeunes employées qui semblent très innocentes.

Que peut faire, dans de telles conditions, un commissaire appelé à verbaliser? Il se retourne vers le mari qui lui a fait commettre un impair et lui administre une verte semonce, à la grande joie de la dame que l'on voulait surprendre et qui apparaît, candide comme la Vertu.

La pièce est très bien jouée, surtout par MM. Boisselot et Raimond, Mlle Marcelle Bardo, brune comme la nuit, et M. Lamy pour lequel les rôles de composition n'ont plus de secret.

Maintenant, je ne vous jurerais pas que c'est là une pièce pour jeunes filles. Le spectacle est de « haulte gresse ». Mais le Palais-Royal n'a pas été institué pour les jeunes filles qui vont d'ailleurs avoir pour elles le *Théâtre-Blanc* de Mme Marie Samary.

Elles ne pourront plus dire qu'on ne pense pas à elles. Mme Samary comble une lacune.

Mme Maguéra a essayé, elle aussi, d'en combler une autre. Elle est artiste ainsi que Mme Marie Samary. En ce temps où les comédiens deviennent directeurs, pourquoi les comédiennes ne deviendrait-elle pas aussi directrices? C'est ce qu'à pensé Mme Maguéra qui, bravement, s'est installée au théâtre Moncey. En un mois, elle a déjà joué une certaine quantité de pièces. Tous n'eurent pas un événement heureux. Avec les dernières l'*Agence Plumet* et la *Croix Maudite*, Mme Maguéra montre un certain éclectisme. La première est un vaudeville-bouffe, la seconde une légende bretonne dramatique. Peut-être ont-elles été montées bien à la hâte, mais dans les théâtres de quartier, il faut aller vite.

Le directeur du Château-d'Eau lui-même qui est un vieux routier, s'est trouvé pris au dépourvu. Il a dû remonter *Roger-la-Honte* qui fera d'ailleurs une excellente reprise.

Mais la conclusion à tirer de tous ces efforts, vains souvent, c'est que le drame populaire traverse une crise fâcheuse. Je ne crois pas à sa mort, cependant. Le tort des dramaturges est de refaire trop souvent la même pièce. Ils devraient user de ficelles moins grosses, qui font sourire jusqu'au titi, et sinon serrer de près la réalité, tout au moins, se rappeler que la logique existe. D'Ennery par exemple, qu'ils invoquent toujours, rendait, je ne dis pas vraies, mais vraisemblables, les aventures dans lesquelles il engageait ses gentilhommes. Avec un peu de bonne volonté et d'illusion, on pouvait accepter ses fables. Tandis qu'aujourd'hui, certains de ses successeurs ne se donnent même plus la peine d'expliquer pourquoi leurs personnages entrent et sortent.

Et je me rappelle ce mot d'un titi qui, voyant dans une pièce une grande dame assassinée par un misérable en plein jour, sur une place publique, s'écriait:

— Çà n'est pas vrai, çà n'est pas possible de chouriner une femme à cet endroit... Il y a là une station de voiture et un flic qui n'en démarre jamais.

Auguste Germain.

LE RÊVE D'UN CYCLISTE

Bien facile à réaliser, c'est d'avoir, pour presque rien, sa maison à soi, bien indépendante dans ce magnifique parc de la Faisanderie à Ablon qui va se trouver, grâce à la nouvelle gare d'Orléans, à 15 minutes du cœur de Paris. Les terrains s'y vendent à des prix fabuleux de bon marché et l'on pourra facilement, en achetant un ou plusieurs lots, doubler en peu de jours son capital. S'adresser sur place à Ablon, ou 61 rue des Petits-Champs, à Paris.

Le Gérant : Victor Voinot.

6441 Corbeil. — Imprimerie Éd. Crété.